

PIERRES VIVES

R
GÉRARD DELFAU
ANNE ROCHE

80
17

**HISTOIRE
LITTÉRAIRE**

*HISTOIRE ET INTERPRÉTATION
DU FAIT LITTÉRAIRE*

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

JE NE BASTIS QVE

CE SONT HOMMES

HISTOIRE/LITTÉRATURE

17184

16°2
519
(104)

OUVRAGES DE
ANNE ROCHE

Charles Péguy. De Jean Coste
Klincksieck, « Textes du XX^e siècle », 1976
édition critique

OUVRAGES DE
GÉRARD DELFAU

Jules Vallès. L'exil à Londres. 1871-1880
Bordas, « Études », 1971

502
CNC
(101)

GÉRARD DELFAU & ANNE ROCHE

HISTOIRE LITTÉRAIRE

HISTOIRE ET INTERPRÉTATION
DU FAIT LITTÉRAIRE

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

DL-12-01-1977-00222

HISTOIRE
LITTÉRAIRE

HISTOIRE ET INTERPRÉTATION
DU FAIT LITTÉRAIRE



ISBN 2-02-004532-X

© ÉDITIONS DU SEUIL, 1977

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

A la mémoire de Pierre Albouy
G. D.

A Ulrike Meinhof
A. R.

Cet ouvrage est le fruit d'un travail commun mené au
Collège des historiens lors du centenaire de la Commune,
en mai 1971. Il a été expérimenté à l'occasion de travaux dis-
ciplinaires « Histoire et littérature » ouverts par
Michelle Perrot et Gérard Deleury à l'université de Paris-VII,
ainsi que par Anne Roche à l'université de Provence au cours
de séminaires de Bernard Guyon (*) et dans les unités de valeur
« Mouvements sociaux » et « Analyse des médiations », dansées
en collaboration avec Geneviève Meunier et Anne Léon.
Je tiens enfin de l'aide active et amicale d'Alain Meyer,
de Jean Jacques Pél, de Claude Dudalet, de Jean Levaillant et
de Madeleine Robéroux. Anne Roche a rédigé plus spécialement
les chap. 7 à 13, Gérard Deleury les chap. 1 à 6, 14 et 15.

1891-1892

A la mémoire de Pierre Alphonse
A. D.
A. D.
A. D.



1891-1892

1891-1892

1891-1892

Introduction Histoire littéraire

Cet ouvrage est le fruit d'un travail commun inauguré au Colloque des historiens lors du centenaire de la Commune, en mai 1971. Il a été expérimenté à l'occasion de travaux dirigés interdisciplinaires « Histoire et littérature », ouverts par Michelle Perrot et Gérard Delfau à l'université de Paris-VII, ainsi que par Anne Roche à l'université de Provence au cours du séminaire de Bernard Guyon (†) et dans les unités de valeur « Pensée socialiste » et « Analyse des médiations », menées en collaboration avec Geneviève Mouillaud et Anne Leoni. Il a bénéficié enfin de l'aide active et amicale d'Alain Meyer, de Jean-Jacques Fol, de Claude Duchet, de Jean Levailant et de Madeleine Rebérioux. Anne Roche a rédigé plus spécialement les chap. 7 à 13, Gérard Delfau les chap. 1 à 6, 14 et 15.

Cet ouvrage est le fruit d'un travail commun mené au
Collège des hautes études de l'université de la Comté,
en mai 1971. Il a été expérimenté à l'occasion de travaux di-
vers interdisciplinaires « Histoire et littérature », effectués par
Michèle Perrot et Gérard Deltin à l'université de Paris VII,
ainsi que par Anne Roche à l'université de Provence au cours
du séminaire de Bernard Guyon (f) et dans les unités de valeur
« Fondés socialistes » et « Analyses des méditations », menées
en collaboration avec Geneviève Moulleau et Anne Leoni.
Il a bénéficié enfin de l'aide active et amicale d'Alain Meyer,
de Jean-Jacques Foll, de Claude Duchet, de Jean Lavallant et
de Madeleine Rebéroux. Anne Roche a rédigé plus spécia-
lement les chap. 7 à 13, Gérard Deltin les chap. 1 à 6, 14 et 15.

Introduction Histoire/littérature

Autour du fait littéraire, on assiste à une prolifération décourageante des herméneutiques, qui laisse perplexes le lecteur, le professeur, tous ceux qui, par goût ou par métier, veulent s'interroger sur les œuvres. Ils risquent alors de renoncer à toute tentative d'interprétation, et de recourir à une lecture « personnelle », crue innocente, en réalité bricolée de pièces et de morceaux, et d'autant plus idéologique qu'elle en est inconsciente.

Le littéraire est ou se croit particulièrement mal armé devant ce problème : à peine remis de ses terreurs psychologiques et sociologiques, à peine un peu recyclé en linguistique, il doit s'accoutumer à la mort des monstres qu'il commençait à apprivoiser, de l'Édipe aux structures.

Littéraires, nous le sommes. Nous le disons pour nous situer, et couper court à l'illusion que le texte parle tout seul. Nous ne proposons pas ici un guide-âne dans le dédale des interprétations, ce qui supposerait une compétence que nous n'avons pas, mais nous essayons de faire le point, notre point, d'indiquer notre recherche, c'est-à-dire à la fois notre démarche et notre but. En face du texte, il y a à la fois notre plaisir (qu'aimons-nous lire? pourquoi? le savons-nous? à quoi cela renvoie-t-il?) et notre travail, deux modes — assez analogues — d'appropriation : le texte est, pour détourner la formule des *Manuscrits de 1844* sur la nature, « notre corps inorganique ».

Le texte est notre réel; mais un réel tirillé entre les décentrement vers un « hors-texte » ou un « infra-texte » et la focalisation myope sur le « texte seul ». Comment y trouver notre compte? comment lire? c'est à cette question « impossible » que nous voulons tenter de nous confronter.

Nous ne ferons pas ici un inventaire des formes anciennes et nouvelles de lecture du fait littéraire, pas plus qu'une histoire de la « frontière » entre littérature et histoire. L'approche proposée, qui

ne nous est pas personnelle, consiste à prendre l'histoire pour fil à plomb : histoire sur laquelle s'articulent des analyses rhétoriques, cette double exigence devant nous prémunir contre les risques d'un formalisme artificiel et anhistorique, d'une part, d'un historicisme positiviste et axé sur les seules analyses de contenu, d'autre part.

Or, l'historicité de la littérature joue évidemment à plusieurs niveaux : celui de la production des œuvres — auteur, groupe social — étudié par Goldmann; celui de la sociologie de leur production et diffusion, étudié par Escarpit et l'ILTAM; celui de leur lecture. Division commode, mais aussi discutable : comme le signale justement Pierre Macherey, « en même temps que le livre, sont produites les conditions de sa communication [...], ce qui fait le livre fait aussi les lecteurs ¹ ».

Se rappelant cette mise en garde, on esquissera une histoire des théories de ces niveaux, et on jugera les différents types de méthode employés en fonction de leur *rapport à l'histoire*. Faire apparaître le rôle moteur de l'histoire (réel historique) dans l'histoire-et-littérature (discours) fournirait entre autres un outil de discrimination entre les diverses sciences humaines qui actuellement « parlent » du fait littéraire, et permettrait ainsi d'éviter l'éclectisme.

Or, nous ne l'ignorons pas, l'histoire, comme discipline, fait depuis un certain temps, aux yeux des littéraires, figure de parente pauvre auprès de la linguistique, de la psychanalyse, de l'ethnologie... Nous proposons, non de la réinstaurer comme discipline à une place prépondérante, mais de la réinvestir du rôle décisif que Marx, un des premiers, lui a donné. La critique de Politzer contre la psychanalyse, qui pour lui « cherche à expliquer l'histoire par la psychologie et non la psychologie par l'histoire », pourrait être, adaptée, un de nos principes directeurs.

Mais d'emblée des difficultés surgissent. Un tel programme supposerait, pour être mené à bien, la capacité de poser et de résoudre correctement et exhaustivement la *théorie des médiations* entre un certain état des rapports de production économique et un certain état de la production littéraire : nous en sommes loin. Supposerait également la possession d'un matériau historique concret suffisant pour mener une telle analyse sur un point quelconque du déroulement historique : ici encore, nous n'en sommes pas là, il suffit de

1. P. Macherey, *Pour une théorie de la production littéraire*, Paris, Maspéro, 1970, p. 88.

INTRODUCTION

rappeler les généralisations ou les ellipses d'un Lukács dans *le Roman historique*, pourtant si riche à bien des égards¹.

Malgré ces obstacles, le programme paraît devoir être dessiné, fût-ce à titre de provisoire utopie. L'enjeu en effet est d'un grand intérêt, et, en dépit des apparences, l'objectif d'instaurer l'histoire à un rôle axial n'est ni déjà atteint, ni même communément admis. Dans l'histoire littéraire classique, représentée par exemple par Lanson, qu'on la rejette comme inadéquate, ou qu'on la « redécouvre » par réaction contre les abus des « formalismes », on en reste dans les deux cas à l'histoire au premier degré : c'est-à-dire que, pas plus en 1976 qu'en 1900, n'est posée la question de savoir comment cette tendance de la recherche, à intention « historienne », médiatise un certain état de l'histoire (récit) et de l'histoire (réel). De même, dans les tendances actuelles de l'histoire-et-littérature, qu'elles se vouillent « historiques » ou « anhistoriques », les unes écartent provisoirement l'histoire afin de se constituer en sciences autonomes², les autres, croyant être axées sur l'histoire, reposent en fait trop souvent sur une théorie du reflet dont on verra plus loin qu'elle n'est pas aussi délaissée qu'on serait tenté de le croire. C'est dire que, contrairement à ce qu'on pouvait attendre du fait du discrédit relatif de l'« histoire-et-littérature », loin que la question soit dépassée, elle est en fait à (re)poser.

1. Cf. J. Thibaudeau, « Lukács, *le Roman historique* et Flaubert », in *Littérature et Idéologies*, Colloque de Cluny II, *la Nouvelle Critique*, n° 39 bis (numéro spécial), 1970, p. 276-289 : article très suggestif, mais dont toutes les conclusions ne nous semblent pas également acceptables.

2. Rien ne dit que l'histoire ne fasse tôt ou tard sa réapparition dans ces démarches qui apparemment se situent en dehors d'elle : c'est déjà le cas pour certaines.

I

NAISSANCE DE LA CRITIQUE

1830-1860

1. Les conditions d'apparition de la critique au XIX^e siècle

L'attitude commune face aux sciences humaines demeure largement inspirée par le positivisme. Histoire, philosophie, sociologie, critique littéraire sont perçues comme consubstantielles à la civilisation occidentale, fondées sur un découpage ancien et définitif du savoir scientifique. Malgré l'épistémologie moderne (Bachelard, Canguilhem, Foucault), l'image d'un développement continu de chacune de ces disciplines persiste. Il nous est presque impossible encore de concevoir leur genèse, leurs tâtonnements, leurs bonds en avant, leurs déplacements dans le champ sémantique, leurs périodes étales, leurs moments de régression. On sait à peine que la frontière qui sépare chacun de ces domaines est récente : le XIX^e siècle; qu'elle reste fragile, toujours perméable. On ne peut sans effort imaginer un « avant », un temps qui ne soit pas peuplé de « précurseurs ». Quant à supposer un possible « après » où le paysage des connaissances serait substantiellement modifié, l'esprit s'y refuse au nom de la Science, ou de son alibi : le Progrès. Remarques banales en somme et pourtant presque sans effet sur l'historiographie, l'histoire de la critique et celle de la sociologie. La raison de cette impasse est que nous ne parvenons pas à penser la discontinuité, la différence, à peine moins la rupture. Pourtant, Georges Canguilhem avait montré la voie, il y a une dizaine d'années, quand, réfléchissant sur le « nouvel art d'écrire l'histoire des sciences », inauguré par Bachelard, il précisait : « Cette histoire ne peut plus être une collection de biographies ni un tableau des doctrines, à la manière de l'histoire naturelle. Ce doit être une histoire des filiations conceptuelles. Mais cette filiation a un statut de discontinuité, tout comme l'hérédité mendélienne¹. » Il est vrai que cette définition visait le domaine des

¹ G. Canguilhem, *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Vrin, 1968, p. 184.

sciences dites exactes, excluant explicitement l'univers de l'imaginaire et le fonds permanent de rêves dans lequel puisent la littérature et l'art. Il n'empêche qu'elle vaut encore comme leçon de méthode pour des littéraires soucieux de dépasser la « collection de biographies » à quoi se résume justement, depuis Sainte-Beuve, l'exercice de la critique. Tout, aujourd'hui, invite à ce dépassement, à ce regard neuf porté sur la littérature : le recul du temps — un siècle —, l'enrichissement et l'entrecroisement du champ sémantique, l'audacieuse redistribution des concepts et des disciplines entreprise par Michel Foucault, enfin l'œuvre de Marx qui ne cesse de faire apparaître l'historicité des productions idéologiques. La philosophie elle-même, vieille dame sûre de son passé, renonce à son statut d'éternité et prétend avec François Châtelet que dérouler son histoire, c'est « noter des différences ¹ ». Le moment est donc venu de faire peser les mêmes questions sur l'interprétation des textes littéraires. Historicité de la discipline d'abord, c'est-à-dire mise à jour de l'histoire cassée, morcelée, confuse de ce qu'on nomme aujourd'hui la critique; mais pour cela prendre le contre-pied de ce qui fut toujours fait : le panorama, le palmarès ou le tableau, afin que surgisse une histoire brisée, avec des départs latéraux, des blancs, des ruptures, des retours en arrière et une ligne d'horizon brouillée. Comment passe-t-on de l'indistinction des disciplines à la critique, à l'histoire ou à la sociologie constituées? Comment, ou plutôt pourquoi, naît la critique? Telle sera notre première interrogation. Viendra ensuite une question fondamentale, portant sur la méthode même du critique : l'examen des rapports qu'entretient l'Histoire avec une éventuelle science du littéraire. Comme on le voit, aux deux niveaux, l'Histoire sera notre fil d'Ariane, à la fois instrument méthodologique et référent.

Une chose frappe quiconque essaie de juger de l'extérieur la proliférante activité déployée autour du fait littéraire, c'est l'imprécision qui caractérise encore le statut de cette discipline vieille d'un siècle. Cela se marque d'abord dans l'ambiguïté et le redoublement des termes qui la désignent; on parle de critique, d'histoire littéraire, d'histoire de la littérature, et, plus récemment, de science du littéraire

1. Introduction à l'*Histoire de la philosophie*, sous la direction de F. Châtelet, Paris, Hachette, 1973.

ou même de science des textes. Or, qu'est-ce qu'une discipline que l'on ne parvient pas à nommer? Même incertitude en ce qui concerne le statut social de ceux qui s'attachent à juger de la production littéraire d'une époque : le rapport à la littérature est-il le même suivant qu'il s'agit du professeur de lycée, de l'universitaire, du critique dramatique de la presse écrite ou parlée, de l'essayiste amateur ou de Jean-Paul Sartre monologuant sur Flaubert dans *l'Idiot de la famille*? Chez l'un domine le souci didactique, chez l'autre la gratuité de la recherche; le journaliste remplit d'abord une fonction sociale; quant à l'écrivain parlant d'un texte antérieur, il ne fait guère que poursuivre son œuvre, à partir d'un matériau spécifique certes, mais déjà intégré à son expérience intime. On objectera peut-être que la confusion n'est pas si grande : les uns, dira-t-on, sont avant tout des vulgarisateurs; les autres, seuls, sont les vrais critiques, ceux qui, par leurs patientes investigations, inaugurent une nouvelle façon de lire les œuvres. Voire; le partage est-il si facile? Aussi illusoire d'ailleurs, soit dit en passant, est la traditionnelle distinction entre la critique qui s'intéresse au texte lui-même et l'histoire littéraire spécialisée dans les nomenclatures, les classements par genres, écoles ou auteurs. Lanson déjà avait fait justice de cette impossible répartition des tâches; il proposait de nommer « histoire littéraire » — et pour lui le mot important était *histoire* — toute réflexion sur la littérature. On reviendra sur cet apport décisif de Lanson. Cette incertitude sur la définition de la critique est évidemment la conséquence de l'extrême bigarrure de sa production. Sans entrer, pour l'instant, dans la concurrence entre les diverses approches — marxiste, formaliste, psychanalytique, néo-lansonienne —, on notera seulement l'hétérogénéité des textes de critique : voisinent sous cette rubrique des manuels d'histoire de la littérature, des chroniques journalistiques consacrées à l'actualité, des essais, des biographies d'écrivains, des articles d'érudition, des thèses monumentales et, rarissimes, des ouvrages de réflexion méthodologique. Tout compte fait, plus que cette hétérogénéité, ce qui étonne, c'est justement cette répugnance de la critique à se mettre en question en tant que discipline instituée. Depuis un siècle en effet, on « fait de la critique », abondamment, en entassant monographies sur monographies. De temps à autre, on brosse un tableau de la critique par une juxtaposition des principaux essayistes, sans aucun souci de mise en perspective. Il est très exceptionnel, en revanche, qu'on essaie de dresser un inventaire des questions que soulève le curieux travail qui consiste à produire des textes à propos d'autres textes. L'époque de Taine et de Lanson avait amorcé cette réflexion; quelques tentatives, celle

de Thibaudet¹ par exemple, ont vu le jour entre 1914 et 1950. Mais, généralement, ces études se sont faites à plat, sans aucune référence à une société donnée, ainsi que le montrent les deux manuels très utiles que sont le Wellek et Warren (*la Théorie littéraire*²) et le Fayolle (*la Critique littéraire*³); tous deux présupposent une conception fixiste de la littérature. La critique littéraire y est appréhendée soit dans l'intemporel (Wellek et Warren), soit dans un temps continu (Fayolle), qui permet de dérouler sans heurt la chaîne des critiques du XVI^e siècle à nos jours. Point de rupture, ni d'origine. Pourtant, comme toutes les disciplines intellectuelles, la critique a une histoire, et une histoire liée par tous les bouts à l'Histoire. Toute réflexion méthodologique la concernant doit prendre conscience de ce fait, si elle veut intégrer la dimension sociale de son fonctionnement.

Pour qui s'intéresse non aux contenus de la critique mais à ses conditions d'apparition, une telle attitude a peu de précédents. Certes, Albert Thibaudet commençait en 1930 sa *Physiologie de la critique* par la remarque suivante : « La critique, telle que nous la connaissons et pratiquons aujourd'hui, est un produit du XIX^e siècle. Avant le XIX^e siècle, il y a des critiques... Mais il n'y a pas la critique. Je prends le mot dans son sens très matériel : un corps d'écrivains, plus ou moins spécialisés, qui ont pour profession de parler des livres. » Après une telle ouverture, on s'attendrait à une approche résolument historique du phénomène « critique littéraire ». Or, derrière un titre emprunté par Thibaudet à l'époque de Taine et de Claude Bernard, se cache une simple description des diverses formes de critique — journalistique, universitaire, d'auteur — conduite avec la nonchalance propre au bergsonisme des années trente. Il reste qu'une telle formule : « la critique ... un produit du XIX^e siècle », d'ailleurs héritée elle aussi de Taine, aurait dû, malgré son caractère

1. A. Thibaudet, *Physiologie de la critique*, Paris, Gallimard, 1930. Dans cet ouvrage, Thibaudet inaugure une attitude sociologique face à la critique : histoire de l'institution; liaison de la fonction sociale des critiques et du contenu des jugements esthétiques. Malheureusement, comme tout ce que fait Thibaudet, le regard reste superficiel.

2. R. Wellek et A. Warren, *La Théorie littéraire*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Poétique », 1971. Le meilleur exemple de critique informée anglo-saxonne, mais rigoureusement anhistorique.

3. R. Fayolle, *La Critique littéraire*, Paris, Colin, coll. « U », 1964. Manuel commode, mais descriptif et dépourvu de perspectives théoriques ou historiques.

abrupt, servir de base à toute réflexion sur cette discipline. A peine si on la trouve citée ici et là — dans l'article « Critique » de l'*Encyclopaedia universalis*, par exemple — ou utilisée rapidement comme conclusion au chapitre « Préhistoire » de la critique littéraire dans un excellent petit ouvrage de J.-C. Carloni et de J.-C. Filloux¹. Mais le premier grand manuel consacré en France à cette discipline, *La Critique littéraire* de Roger Fayolle, adopte un découpage et une méthode d'exposition qui, au premier abord au moins, paraissent contradictoires avec la position de Thibaudet. En effet, le premier chapitre de Roger Fayolle est intitulé « Naissance de la critique » et porte sur le XVI^e siècle : les grands rhétoriciens, Marot, Du Bellay, Pasquier, Montaigne. A lire de plus près, on s'aperçoit pourtant que la contradiction pourrait n'être qu'apparente, car l'auteur reconnaît dès les premières lignes que les conditions d'une critique conçue comme discipline autonome ne sont pas complètement réunies : « Ce siècle ignore le critique professionnel² », souligne-t-il. Cela tient « à l'absence d'un véritable public de lecteurs³ » et surtout à l'imprécision du concept de littérature : « Ce qui prive cette littérature de son accompagnement critique, c'est qu'à vrai dire elle n'est pas encore une 'littérature' au sens moderne du mot, mais un simple élément de la vie collective lié aux cérémonies du culte et aux réjouissances des seigneurs ou des bourgeois des villes⁴. » Un peu plus loin, Roger Fayolle note l'importance de la presse dans l'extension de la critique au XVIII^e siècle : « Un fait *nouveau* essentiel est en effet le développement de la presse et surtout d'une presse littéraire abondante et variée dans laquelle chaque publication est immédiatement analysée, examinée, jugée⁵. » Ainsi reconnaît-il implicitement au cours de son exposé que les conditions d'apparition de la critique se mettent en place progressivement. De son livre, en définitive, on retire bien l'impression que, comme l'avait vu Thibaudet, « avant le XIX^e siècle, il y a des critiques [...] il n'y a pas la critique ». C'est ce passage, ce moment où une discipline s'instaure, que nous voudrions éclairer, même si nous savons qu'une périodisation rigoureuse de ce phénomène nécessiterait une connaissance historique de la société du XIX^e siècle que les travaux actuels ne permettent pas d'avoir.

1. J.-C. Carloni et J.-C. Filloux, *La Critique littéraire*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je? », 1955. Petit ouvrage bien informé et alerte.

2. R. Fayolle, *La Critique littéraire*, *op. cit.*, p. 12.

3. *Ibid.* — 4. *Ibid.*, p. 13. — 5. *Ibid.*, p. 53.

L'apparition de la critique est subordonnée d'abord à l'affirmation du concept de « littérature », c'est-à-dire à l'éclatement, à la fin du XVIII^e siècle, de la notion de « belles-lettres », qui englobait jusque-là l'histoire, la philosophie, l'éloquence, l'art dramatique, la poésie et le roman. Robert Escarpit¹ s'est tout récemment attaché à retrouver le surgissement en Europe occidentale du mot « littérature », dont il situe l'avènement entre 1770 et 1800. Phénomène de grande conséquence sur le champ sémantique que cette redistribution de catégories anciennes du savoir; en effet, il place en état de sécession l'histoire et la philosophie qui ne tarderont pas à affirmer leur autonomie par rapport au domaine littéraire; d'autre part, il ébauche une opposition nouvelle entre les activités intellectuelles de type réflexif et les activités intellectuelles de type créatif. Cette dernière distinction était évidemment un préalable épistémologique à la naissance de la critique. Curieusement, Robert Escarpit n'a pas tiré de son étude sémantique les conclusions que nous venons d'esquisser. Prisonnier, lui aussi, d'une conception fixiste de la littérature, il ne semble pas avoir eu conscience que ce qu'il décrivait était une césure capitale dans la mentalité occidentale au début du XIX^e siècle, et il reprend à son compte — avec réticence toutefois — un passage d'inspiration positiviste de Raymond Queneau dans la préface de *l'Histoire des littératures*² : « Les techniciens sortent de la littérature au fur et à mesure de l'élévation de leur spécialité à la dignité de science. Euclide et Archimède figurent dans les histoires de la littérature grecque. Alors que les mathématiques étaient hors de cause depuis longtemps, l'Histoire et la Philosophie continuaient à former un chapitre de la littérature au XIX^e siècle. La purification est maintenant accomplie. » Laissons à Raymond Queneau la responsabilité de son idéologie implicite du progrès en sciences humaines, qu'expriment les mots « science » et « purification », et qui découle d'une double illusion sur la nature de l'Histoire et de la Littérature. Seul nous intéresse son témoignage, dans la lignée de Thibaudet, sur le caractère récent d'une dissociation entre des genres considérés pendant des siècles comme appartenant à la même activité : production de textes non directement utilitaires. On connaît mal d'ailleurs les conditions sociopolitiques de cet éclatement des belles-lettres, qui aboutit à la constitution, durant le XIX^e siècle, de « formations dis-

1. R. Escarpit (sous la direction de), *Le Littéraire et le Social*, Paris, Flammarion, coll. « Science », 1970, p. 259-272.

2. R. Queneau, in *Histoire des littératures*, Paris, Gallimard, « Encycl. de la Pléiade », 1958, t. III.

cursives » spécifiques, pour reprendre la terminologie de Michel Foucault¹. En ce qui concerne la critique littéraire, on devine que, liée épistémologiquement à l'apparition de la notion de littérature, elle suppose une autre modification, contemporaine elle aussi : la naissance de l'*auteur*, tel que nous l'entendons aujourd'hui, c'est-à-dire d'un écrivain qui ne soit plus polygraphe et pensionné, mais spécialisé et pourvu d'un public, donc assuré d'un statut social minimal. Toute cette évolution se fait entre, d'une part, Molière, Racine et La Bruyère, les derniers des écrivains « entretenus » et, d'autre part, Balzac, l'auteur de la *Lettre aux écrivains français du XIX^e siècle*² et l'inspirateur de la Société des gens de lettres. Certes, il s'agit là d'une affirmation schématique, qu'il faudrait affiner par une étude du mode d'insertion sociale de l'écrivain au XVIII^e siècle. De ce point de vue, l'entreprise de l'*Encyclopédie* mériterait une analyse, de même que, plus généralement, l'histoire des circuits d'édition et de diffusion qui se transforment totalement entre le XVII^e siècle et la fin du XIX^e siècle. Mais notre seul souci était de montrer, par ce raccourci, que l'émergence du concept de littérature et la formation d'un public bourgeois entre 1750 et 1850 *professionnalisent* l'activité d'écrivain. Désormais, entrer dans le « métier des lettres » n'est plus une métaphore : l'expression s'entendra d'abord au sens d'écrivain vivant de sa plume avant de s'appliquer aussi à une deuxième profession, qui naît au milieu du XIX^e siècle, celle de critique.

Bien sûr, de telles évolutions sont déterminées en grande partie par les transformations des rapports de production et du système sociopolitique. L'industrialisation et l'urbanisation progressives étendent et modifient la notion de public; nous y reviendrons. L'affrontement idéologique de la noblesse et de la bourgeoisie favorise la production littéraire en donnant à l'écrivain à la fois un champ privilégié d'intervention et une réelle autonomie face au pouvoir. Ce conflit politique est en outre la cause directe de l'introduction de l'historicité dans le domaine du savoir. Il y a une prise de conscience historique au début du XIX^e siècle, ainsi que l'atteste une foule de signes : multiplication des ouvrages d'histoire, vogue du roman et du drame historiques, prétentions sociologiques du roman balzacien. Or, cette prise de conscience est un facteur décisif de la dislocation

1. M. Foucault, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969.

2. Ce texte, daté du 1^{er} novembre 1834, se trouve dans la livraison de la *Revue de Paris* du 2 novembre. Balzac y lance un appel aux écrivains pour qu'ils défendent leurs droits et luttent contre toute contrefaçon. Ces idées eurent du retentissement et aboutirent à la création de la Société des gens de lettres.

du concept de belles-lettres et de son remplacement par le découpage épistémologique actuel : littérature, critique, histoire, philosophie, sociologie. Pour que s'instituent les sciences humaines, il fallait plus qu'une aspiration à la scientificité, contrairement à ce que croit Raymond Queneau. Pour que naisse la critique, par exemple, il fallait une perception dynamique du temps, qu'apporte le romantisme, l'apparition de la notion de littérature qui déconstruit une partie du champ sémantique, la formation d'un public débordant largement le cadre de la Cour et de la haute bourgeoisie, enfin, l'affirmation du statut social de l'écrivain. Toutes ces conditions préalables sont à peu près en place entre 1830 et 1850, c'est-à-dire au moment où commence la carrière de Sainte-Beuve, devenu dans l'histoire littéraire le symbole même des critiques de profession.

Avant d'examiner comment naît la profession de critique, il faut pourtant s'arrêter sur ce qui la conditionne le plus directement : l'existence d'un public étendu, relativement homogène et désireux d'être guidé dans ses choix littéraires. Écartons d'abord une objection possible. Nous n'ignorons pas que les XVII^e et XVIII^e siècles eurent leurs circuits de diffusion du livre, leurs institutions culturelles parfois spécifiques comme les académies de province. De même, nous le savons, existent des critiques qui entretiennent autour de cette production un débat constant, que domine le grave problème de l'autonomie du littéraire : indépendance vis-à-vis des « Anciens », laïcisation progressive des contenus. Pourtant, nous pensons que le public du XVIII^e siècle est trop restreint — en gros, la bourgeoisie des villes —, les critiques trop dogmatiques, les écrivains trop liés au groupe social étroit qui les entretient, même si la deuxième moitié du siècle voit commencer leur émancipation, pour qu'on puisse parler d'un « public » au sens où nous l'entendons aujourd'hui, et d'une critique ayant le statut social minimal des corps institués et reconnus par la nation.

La critique suppose en effet une consommation culturelle large, privilégiant l'écrit sur l'oral, s'appuyant sur des circuits de diffusion nationaux et uniformes. Au XVIII^e siècle se superposent deux « publics » presque imperméables, celui — très restreint — des philosophes ou de leurs adversaires, et celui — un peu plus étendu — de la littérature de colportage, dont nous reparlerons plus loin. Le XIX^e siècle connaît au contraire les débuts d'une consommation littéraire de masse, dont il est nécessaire maintenant d'indiquer les mécanismes et leur influence possible sur la naissance de la critique. Comment s'instaure-t-elle ?

Elle implique comme préalable l'alphabétisation des classes populaires menée à bien entre 1800 et 1914. Le processus lui-même, lié à la transformation de l'infrastructure du pays, est encore mal connu ¹. Les historiens ont décrit l'évolution générale qui emporte la France du XIX^e siècle vers l'industrialisation et son corollaire, l'urbanisation. Ils ont analysé comment elles s'annoncent sous la monarchie de Juillet, s'accélérent sous le second Empire, tout en manifestant une progression inégale suivant les époques, les régions et les types d'industrie. En revanche, leurs travaux ne permettent pas vraiment de mesurer leur influence sur l'alphabétisation et, ce qui n'est pas tout à fait la même chose, sur l'élévation du niveau d'instruction. La lecture des ouvrages de Louis Chevalier ² sur Paris, de Pierre Pierrard ³ sur Lille ou de Georges Duveau ⁴, comme celle des romans d'Eugène Sue, de Hugo et de Zola, ferait aisément conclure à un effet de totale acculturation sur les milieux ouvriers. En réalité, l'industrialisation et l'urbanisation durent avoir des résultats plus nuancés, peut-être même dans un premier temps des conséquences contradictoires : ici, déracinant des ruraux pour en faire ces marginaux que décrit Louis Chevalier dans *Classes laborieuses et Classes dangereuses*, elles les coupent de leur milieu culturel, imprégné de littérature de colportage et sans doute doté d'une de ces écoles primaires qui se multiplient à partir de la loi Guizot (1833); là, procurant aux paysans un salaire d'appoint et une ouverture psychologique sur le monde extérieur, ou bien les faisant s'insérer dans le monde de l'artisanat urbain, elles les mettent en position favorable pour faire fructifier par la lecture les rudiments de connaissances acquis dans leur enfance. A long terme, en tout cas, l'influence de l'industrialisation du pays est sans aucun doute bénéfique pour l'instruction, et cela pour d'évidentes raisons économiques : l'intérêt de la classe dirigeante aux prises avec la transformation du pays allait dans le sens d'une politique d'alphabétisation. Comment, en effet, moderniser une nation où le taux d'illettrés dépassait 50 % en 1830? L'implantation systématique d'écoles sous la monarchie de Juillet, à la suite de la loi

1. Cf. A. Prost, *l'Enseignement en France, 1800-1967*, Paris, Colin, coll. « U », 1968; rééd. 1970.

2. L. Chevalier, *Classes laborieuses et Classes dangereuses à Paris, pendant la première moitié du XIX^e siècle*, Paris, Plon, 1958.

3. P. Pierrard, *La Vie ouvrière à Lille sous le second Empire*, Paris, Bloud et Gay, 1955.

4. G. Duveau, *La Vie ouvrière sous le second Empire*, Paris, Gallimard, 1946, et, surtout, *la Pensée ouvrière sur l'éducation pendant la seconde République et le second Empire*, Paris, Domat-Montchrestien, 1948.

Guizot, puis les efforts de Victor Duruy, ministre de Napoléon III entre 1863 et 1869, pour imposer la gratuité totale de l'enseignement primaire, sont la traduction politique de nouveaux rapports de production. On aimerait préciser cette analyse, connaître les premiers bénéficiaires de cette élévation du niveau d'éducation. On en est réduit à faire des hypothèses et à estimer qu'elle profite d'abord aux paysans aisés, aux artisans et aux ouvriers qualifiés. Quoi qu'il en soit, on ne peut comprendre la réalité sociologique du terrain sur lequel se développe la critique littéraire, si l'on ne sait pas qu'en 1880, à la veille de la loi Jules Ferry rendant obligatoire l'école primaire, déjà plus de 80 % des conscrits savent lire. Cette statistique est peu connue; au surplus, elle est ambiguë : savoir lire ne signifie pas forcément lire, comme on le voit encore aujourd'hui. Néanmoins, elle indique un progrès décisif. Un autre élément de la politique du second Empire — moins connu encore — est à prendre en considération. Le régime de Napoléon III ne se contente pas d'accélérer l'alphabetisation; sous l'impulsion de Victor Duruy, il entreprend une vaste campagne de promotion de l'instruction en encourageant, à partir de 1864, l'ouverture de bibliothèques scolaires, de bibliothèques communales (au total 14 395 bibliothèques en 1869, et 955 121 prêts de livres), ainsi que la création de cours pour adultes, confiés aux instituteurs (8 000 en 1865, 33 000 en 1869). Jean-Jacques Darmon, l'auteur de l'ouvrage *le Colportage de librairie en France sous le second Empire*¹, à qui nous empruntons ces informations, dénonce avec raison les intentions politiques de cette campagne. Il s'agissait de contrebattre l'influence de l'idéologie républicaine que répandaient une foule d'opuscules diffusés par des éditeurs spécialisés. Il n'empêche que, quels que soient le contexte politique et les arrière-pensées, un seuil est franchi : un public potentiel s'est créé entre 1830 et 1880, et singulièrement à partir des années 1860-1871, dont on a sous-estimé jusqu'ici l'influence dans la mise en place de la France contemporaine.

Un curieux témoignage permet de confirmer sur le vif cette diffusion de la culture dans les milieux populaires à la fin du second Empire. C'est celui du militant libertaire Jean Grave, qui raconte dans *Quarante ans de propagande anarchiste*² son enfance à Paris entre 1860 et la Commune. Fils d'un Auvergnat venu tenter sa chance à Paris et vivant difficilement (d'abord comme homme de peine chez un chiffonnier, puis comme cordonnier), le jeune Grave n'en va pas

1. Paris, Plon, coll. « Civilisations et mentalités », 1972.

2. Paris, Flammarion, 1973, réédition, présentation et notes de M. Delfau.

moins à l'école primaire et — fait plus intéressant — trouve au foyer paternel de quoi alimenter sa soif de lecture. Voici comment il décrit sa vie entre deux périodes d'apprentissage :

Je flânaï à la maison, lisant ce que je pouvais décrocher ; à ce moment paraissaient, en livraisons à deux sous, *le Conteur, les Bons Romans*. C'étaient des livraisons hebdomadaires, donnant à la fois dans chaque livraison des romans de Maurice de Bernard, de la comtesse Dash, de Mie d'Aghonne, de Henri Conscience, de Gourdon de Genouillac, de Montépin, d'Alexandre Dumas et autres dont j'ai oublié les noms.

Mon père achetait — en livraisons également — *l'Histoire de France* d'Augustin Thierry, les *Fleurs animées* de Grandville, le *Dictionnaire* de Décembre-Alonnier, ainsi qu'un autre recueil de romans publiés par ce même éditeur, mais le nom du recueil m'échappe. On y publiait les *Mémoires* de Sanson.

En outre, il y avait à la maison presque tous les romans de Fenimore Cooper, de Mayne Reid.

Plus tard, lorsque, un peu plus vieux, ma mère me donnait vingt sous par semaine pour faire le garçon, j'achetais les petits volumes — à cinq sous — de la « Bibliothèque nationale », qui, paraît-il, était une publication de propagande républicaine¹.

Il ne se contente pas de lire, d'ailleurs, mais il va en famille au théâtre « assister aux derniers jours du Boulevard du Crime », c'est-à-dire à la fin du mélodrame : « On allait au poulailler pour cinq sous. On y buvait, on y mangeait des pommes, des oranges, des pommes de terre frites ou de la galette. J'y vis jouer *le Juif errant*². » Il ne s'agit pas d'ériger ces confidences en règle de vie de toutes les communautés de ruraux déracinés et installés dans la grande ville, mais seulement d'indiquer une orientation générale, une ouverture à la curiosité intellectuelle que favorisent tout à la fois l'effort d'alphabétisation entrepris par l'État, les occasions culturelles de la grande ville et — l'on y reviendra — la diffusion du livre. L'allusion de Grave à la « Bibliothèque nationale » et à ses publications « de propagande républicaine » esquisse ce qui pourrait être l'un des facteurs déterminants de cette évolution dans les milieux ouvriers : le lien qui se crée alors entre la revendication politique et la revendication culturelle. Au moment précisément où naît l'idéal de l'« école laïque », l'aspiration républicaine prolonge — ou plutôt réoriente à son profit — les acquis de l'alphabétisation voulue par la monarchie de Juillet et le second Empire. Ainsi les années 1830-1880, qui voient l'accès à l'instruction de catégories sociales situées en deçà

1. J. Grave, *Quarante ans de propagande anarchiste, op. cit.*, p. 65-66.

2. *Ibid.*, p. 70.

des « élites » traditionnelles, sont-elles sans doute décisives pour la constitution de ce public diversifié que supposent l'édition moderne et son complément, la critique.

Est-ce à dire que ce public largement populaire soit dès lors prêt à suivre les articles des critiques célèbres du temps, les Jules Janin, les Nisard, les Sainte-Beuve, les Francisque Sarcey, les Paul de Saint-Victor, qui tous écrivent dans des journaux (et des revues) à faible diffusion, conformistes et austères? Certainement pas. Est-il davantage prêt à lire les articles enflammés des jeunes journalistes d'opposition, qui, tel Jules Vallès, ne se cachent pas d'user de la critique littéraire comme d'une arme politique contre le régime de Napoléon III ou de la III^e République? A peine plus. La réalité a sans doute été plus complexe. L'influence de ces millions de nouveaux lecteurs sur la critique n'a pu se faire sentir que dans un second temps, au bout de plusieurs générations, au fur et à mesure que les ruraux prolétarisés des années 1840 accèdent à la petite bourgeoisie. Mais même ainsi on risque, en pensant seulement au nombre de lecteurs possibles, de passer à côté d'une condition d'un autre ordre, plus déterminante encore : pour qu'apparaisse la critique, il faut un changement des mentalités à l'égard de l'imprimé, changement qui s'effectue, croyons-nous, dans les années 1830-1880. Ce phénomène est la conséquence indirecte de la transformation des rapports de production et du mode de vie que nous avons déjà soulignée, ainsi que de la constitution de l'idéologie républicaine. Nous n'y reviendrons pas. Nous voudrions seulement expliciter l'effet de cette évolution sur la production et la perception de l'imprimé au cours du XIX^e siècle. Cela se traduit par la disparition de la littérature de colportage et l'avènement de l'édition moderne, d'une part, par l'essor de la presse à grand tirage et du feuilleton, d'autre part. Ici les travaux récents des historiens — Robert Mandrou¹, Geneviève Bollème², Jean-Jacques Darmon³ — sur la littérature de colportage du XVII^e au XIX^e siècle nous seront d'un grand secours. Grâce à eux, on sait aujourd'hui qu'il existait dès le XVIII^e siècle un public potentiellement assez vaste dans les campagnes pour des livrets et des almanachs apportés dans la balle des colporteurs. Si le tirage fait problème, si l'origine demeure controversée (culture savante dégradée ou emprunts

1. R. Mandrou, *De la culture populaire aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, Stock, 1964.

2. G. Bollème, *La Bibliothèque bleue. La littérature populaire en France du XVI^e au XIX^e siècle*, Paris, Julliard, coll. « Archives », 1971.

3. J.-J. Darmon, *Le Colportage de librairie en France sous le second Empire*, *op. cit.*.

à un vieux fonds de mythes ?), son contenu nous est assez bien connu depuis les recherches de Robert Mandrou et de Geneviève Bollème : récits édifiants ou romanesques et conseils pratiques de jardinage, d'hygiène, d'éducation constituent l'essentiel de cette production. Cette littérature de colportage disparut en 1880, en raison sans doute de l'hostilité de la classe politique, comme le montre Jean-Jacques Darmon, mais surtout parce qu'elle était liée à une société stable, rurale, catholique et encore quasi féodale que l'industrialisation désagrège progressivement. Ni les contenus sociaux devenus anachroniques ni le mode de diffusion (le colporteur tué par le chemin de fer) ne correspondent plus à l'état économique et culturel du pays. Or, cette disparition dut avoir des effets, jamais étudiés jusqu'ici, sur le comportement du public populaire face à l'imprimé, et, indirectement, elle a pu favoriser l'essor de la critique. Deux modifications sautent aux yeux, si l'on considère le phénomène « littérature de colportage » dans sa longue durée (XVIII^e-XIX^e siècle) : les lecteurs ruraux et populaires passent en deux siècles du livret au livre, du « canard » au journal quotidien. D'autre part, les deux « publics » du XVIII^e siècle — celui, bourgeois, des philosophes et celui, populaire, du colportage —, si hétérogènes, tendent à se rapprocher à partir de 1840, au moment justement où le nombre des lecteurs potentiels croît considérablement. Sous l'influence notamment des publications par livraisons que multiplie l'édition à partir de 1860 et de la presse à grand tirage, comme *le Petit Journal*¹, fondé en 1863, s'effectue une relative uniformisation, une homogénéisation des divers publics. Mais des modifications plus subtiles affectent sans doute la mentalité des nouveaux lecteurs issus des classes populaires en raison de la transformation, puis de la mort de la littérature de colportage.

A notre avis, en effet, la littérature de colportage, surtout dans sa forme ancienne — almanachs et « Bibliothèque bleue » — excluait l'idée même de critique littéraire. Elle décrivait un monde immuable, ou plutôt cyclique, rythmé par les saisons et la succession d'événements présentés comme autant d'accidents. La « sagesse » de proverbes, immuables eux aussi, y tenait lieu d'explication. La critique suppose au contraire — et trouve effectivement dans l'idéologie du XIX^e siècle — une vision historique des productions et des actes de la vie humaine, qui se traduit par le relativisme en matière de jugement esthétique. La littérature de colportage se caractérisait en outre par son système de diffusion : le colporteur, bien connu de sa clientèle

1. Cf. notamment R. Bellet, *Presse et Journalisme sous le second Empire*, Paris, Colin, coll. « Kiosque », 1967.

qu'il visitait chaque année, à la même époque, servait de trait d'union permanent entre le libraire — ainsi appelait-on alors l'éditeur — et ses lecteurs. A la limite, comme l'a souligné Geneviève Bollème, on peut dire que le public populaire était presque le créateur de sa propre littérature, puisque les ventes et les échos rapportés par les colporteurs conditionnaient en grande partie une production à peu près totalement anonyme. C'est ce fait qui explique en grande partie la permanence des thèmes pendant près de trois siècles. Il s'agit bien d'une fabrication standardisée avant la lettre, où le rédacteur nouveau venu n'avait sa chance que s'il acceptait de se couler totalement dans le moule ancien. Quel type de littérature aurait pu former des lecteurs plus étrangers à la critique, elle qui fonde son existence sur la comparaison et le postulat de l'originalité, sur la relation entre l'écrivain et son œuvre, sur l'idée d'une sélection et d'un choix propres à guider le public au sein d'une production qui désormais tire argument de sa diversité? La tendance à l'individualisation, conséquence de la société industrielle, ajoutant ses effets aux nouveaux procédés de fabrication de l'imprimé, dans le même temps où elle précipite l'agonie du colportage, facilite la constitution d'une critique littéraire journalistique destinée à fournir au public ces nouveaux intermédiaires que sont les critiques. Il n'y a pas de relation de cause à effet entre la disparition des colporteurs et l'avènement des critiques professionnels, il y a pourtant entre les deux phénomènes un lien qu'on aurait tort d'ignorer. En même temps que la notion de public change d'échelle, englobant la moyenne et la petite bourgeoisie, voire une partie du prolétariat, elle change de nature : le lecteur populaire a perdu le contact physique avec l'envoyé du libraire-éditeur, et l'imprimé cesse d'être pour lui synonyme de feuille volante, d'almanach ou de livret pour devenir un livre au sens où nous l'entendons encore aujourd'hui. Comment ce public ne se chercherait-il pas de nouveaux intercesseurs chaque fois qu'il désire autre chose que sa ration de roman-feuilleton?

Il n'est donc pas indifférent pour la critique — et quelle qu'ait été son opinion sur ce genre de littérature — que les successeurs des livrets de colportage dans la faveur du public aient porté un nom et se soient appelés Eugène Sue, Alexandre Dumas, Ponson du Terrail, etc. Pas indifférent non plus que le roman-feuilleton à contenu historique (fût-ce anecdotiquement) remplace le livret intemporel ni qu'un Alexandre Dumas ne joue sciemment sur la perméabilité de la frontière qui sépare désormais « littérature populaire » et littérature tout court. En fait, c'est tout un processus de transferts entre le colportage et la littérature traditionnelle qui se développe à partir de 1830.

Jean-Jacques Darmon a montré assez clairement que le contenu de la balle du colporteur évolue tout au long du XIX^e siècle : « Au début de la Restauration, écrit-il, la Bibliothèque bleue semble encore réaliser l'unanimité autour d'elle¹... » S'y ajoute ensuite ce qu'il appelle les « petits romans » de Ducray-Duminil, de M^{me} Cottin, de M^{me} Riccoboni, de M^{me} de Duras, etc., qui créent, à cheval sur les deux siècles, la première forme de roman populaire. Les romans-feuilletons resteront à peu près jusqu'à la fin exclus de ce mode de diffusion, sans doute parce que, lancés par la presse entre 1836 et 1842, ils apparaissent comme liés à elle. Mais Jean-Jacques Darmon nous apprend aussi qu'à partir de la monarchie de Juillet « le colportage a cessé de vivre d'emprunts; il a désormais ses auteurs attitrés, scribes besogneux² », dont certains ne dédaignent plus de rompre avec la tradition du genre et de sortir de l'anonymat : un Adolphe Pécatier, un Louis-François Raban, parmi d'autres, signent leurs œuvres. Voilà que s'efface une distinction fondamentale entre les deux types de littérature, en même temps qu'un motif de clivage entre deux publics. Une autre étape est franchie sur la voie du rapprochement quand les colporteurs tirent parti de deux crises qui secouent l'édition traditionnelle, en 1830 et en 1848, pour écouler dans les campagnes une production de livres vendus au rabais et qui comprend essentiellement les œuvres des philosophes du XVIII^e siècle. On aimerait en savoir plus sur ces faits que note en passant Jean-Jacques Darmon³ et que confirme un épisode des *Illusions perdues* de Balzac, où l'on voit deux libraires-éditeurs en faillite brader auprès du colporteur le roman historique de Lucien de Rubempré, qu'ils viennent de publier : « Pour se faire de l'argent avant de déposer le bilan, [l'un des deux associés] avait vendu cet ouvrage en bloc à des épiciers qui le revendaient à bas prix au moyen du colportage. » Balzac précise que « par suite de l'avilissement subit du prix : les quatre volumes in-12 [...] achetés quatre francs cinquante centimes étaient donnés pour cinquante sous ». Il semble bien que ce genre de mésaventure qui se passe durant les dernières années de la Restauration soit arrivée un certain nombre de fois entre 1825 et 1880. La conséquence était évidente : le public des colporteurs était ainsi mis en présence de l'autre littérature, celle qui porte consubstantiellement en elle le développement de la critique journalistique, comme le montre d'ailleurs l'ensemble du roman de Balzac. De telles crises, qui n'étaient que l'envers du passage à l'édition industrielle, prépa-

1. *Le Colportage de librairie en France sous le second Empire*, op. cit., p. 141.

2. *Ibid.*, p. 168. — 3. *Ibid.*, p. 186-187.

raient progressivement une osmose entre les deux types de production — littérature de colportage, littérature traditionnelle, avant que le colportage ne disparaisse vers 1880.

D'ailleurs, dans bien des cas, la grande presse ¹ a pu servir d'intermédiaire pour un public qui passe du colportage au livre ou qui, récemment alphabétisé, commence par le feuilleton de son quotidien avant de s'abonner aux publications par livraisons que multiplie l'édition à partir de 1850. Le succès prodigieux, en effet, de la « presse à un sou », dont le prototype demeure *le Petit Journal*, fondé en 1863 et atteignant le million d'exemplaires vers 1885, bouleverse la notion de public : elle l'étend de façon considérable, affaiblissant du même coup la coupure qui partageait les lecteurs du XVIII^e siècle. Désormais, ruraux et citadins, ouvriers et artisans, petite et moyenne bourgeoisie lisent le même type de quotidien — *le Petit Journal* ou son rival, dès 1876, *le Petit Parisien* —, même si la croissance de cette presse n'empêche pas, au contraire, l'essor de journaux au contenu politique plus affirmé et plus riche, comme *l'Événement*, *le Figaro*, *le Siècle*, *la République française*, etc. Un écrivain symbolise bien ce brassage entre les groupes sociaux et cette indécision sur ce qui relève ou ne relève pas de la littérature, c'est Alexandre Dumas, dont le public est à la fois immense et indifférencié. Mais l'effet de la presse à grand tirage est plus important encore par le réseau de distribution qu'elle contribue à mettre en place dans les dernières années du second Empire. On manque encore de renseignements précis sur le lien qui a pu s'établir entre la diffusion nationale de cette presse et l'effort entrepris dans le même sens, à la même époque, par l'édition. Il y a pourtant eu sans doute effet d'incitation sur la librairie, en raison des méthodes révolutionnaires employées par *le Petit Journal* pour quadriller littéralement le pays entre 1863 et 1870, et, en même temps, mise en commun fréquente des points de vente par l'installation de librairies dépositaires de la presse, comme on le voit encore aujourd'hui. C'est que l'édition est entrée, avec le second Empire, dans l'ère industrielle et cherche sans cesse à accroître ses débouchés : l'abaissement du coût de fabrication permet une diminution constante du prix de vente entre 1838 et 1871 ; les tirages atteignent des chiffres sans précédent : entre 500 et 2 500 exemplaires sous la Restauration, 100 000 pour *Nana* de Zola en 1880 ; enfin, le nombre des titres publiés augmente de façon significative : environ 4 500 au début du

1. Outre l'ouvrage de R. Bellet, déjà cité, cf. les volumes de la monumentale *Histoire générale de la presse française*, sous la direction de P. Albert, Paris, PUF, 1969-1976.

6. Approches psychanalytiques

- Bonaparte M., *Edgar Poe. Sa vie, son œuvre. Étude analytique*, Paris, PUF, 1958.
- Freud, *La Science des rêves*, Paris, Alcan, 1926.
- , *Délires et Rêves dans la « Gradiva » de Jensen*, Paris, Gallimard, 1931.
- , *Les Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, 1933.
- , *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1970 (en particulier, *Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa*).
- Lacan J., *Écrits*, Éd. du Seuil, coll. « Le champ freudien », 1966.
- Leclair S., *Psychanalyser*, Paris, Éd. du Seuil, 1968.
- , *On tue un enfant*, Paris, Éd. du Seuil, 1975.
- Mannoni O., *Clés pour l'imaginaire ou l'Autre Scène*, Paris, Éd. du Seuil, 1969.

7. Approches formelles du récit

- Faye J.-P., *Théorie du récit*, Paris, Hermann, 1972.
- , *Langages totalitaires*, Paris, Hermann, 1972.
- Genette G., *Figures III*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Poétique », 1972.
- Jolles A., *Formes simples*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Poétique », 1972.
- Lotman I., *La Structure du texte artistique*, Paris, Gallimard, 1973.
- Théorie de la littérature*, textes des formalistes russes, présentés par T. Todorov, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Tel quel », 1965.

8. L'École de Francfort

- Adorno T.-W., *Essai sur Wagner*, Paris, Gallimard, 1966.
- Benjamin W., *Essais sur Bertolt Brecht*, Paris, Maspero, 1969.
- , *Poésie et Révolution*, Paris, Denoël, 1971.
- Horkheimer M. et Adorno T.-W., *La Dialectique de la raison*, Paris, Gallimard, 1974.
- Horkheimer M., *Théorie traditionnelle et Théorie critique*, Paris, Gallimard, 1974.
- , *Éclipse de la raison*, Paris, Payot, 1974.
- Lukács G., *Histoire et Conscience de classe*, Paris, Éd. de Minuit, 1960. (ouvrage qui a beaucoup inspiré l'École de Francfort et dont plusieurs articles ont paru dans la *Zeitschrift*).

Table

Introduction. Histoire/littérature.	11
---	----

I

NAISSANCE DE LA CRITIQUE

1830-1860

1. Les conditions d'apparition de la critique au XIX ^e siècle	17
2. La profession de critique littéraire	36
3. Taine ou la fin de l'indistinction des disciplines.	51

II

LE TOURNANT DU SIÈCLE

1880-1914

4. Clio positiviste (1) Auguste Comte ou Karl Marx?.	71
5. Clio positiviste (2) Auguste Comte ou Karl Marx?.	92
6. Clio positiviste. L' <i>Histoire littéraire</i> de Lanson.	126
7. Clio positiviste. La réaction de Péguy et de Proust.	156

III

LES ANNÉES TRENTE

Introduction aux chapitres sur les années trente.	175
8. Les années trente (1) La psychanalyse.	181
9. Les années trente (2) Le marxisme	190